

SUR DES SENTIERS BATTUS ?

Nathalie BOIS

En quoi une classe lecture participe-t-elle d'une meilleure maîtrise d'une BCD et d'une consolidation d'une culture de l'écrit ? À cette entrée en matière, on me répond par un silence et des yeux écarquillés : la tâche s'annonce immense si l'on veut parler de tout et démontrer le mécanisme qui relie les parties entre elles... La réponse va de soi, c'est une évidence !

Une évidence telle que, ces dernières années, on m'a plus souvent sommée de construire une argumentation sur les raisons d'être d'un circuit-court ou du projet à commande sociale que sur celles des animations en BCD. On a parfois pu se réfugier dans le confort des amalgames classe-lecture = livre = bibliothèque et BCD, se lover dans la chaleur et le repos d'un univers qui ne fait pas question. Enfin, la quiétude !

Une évidence telle que, ces dernières années, la littérature a fait l'objet d'une véritable obstination médiatique. Revues pédagogiques, romanciers, presse familiale,... tout le monde le dit : "*Il faut que nos petits lisent des livres, des vrais !*". Face à un tel consensus, on ne nous a guère poussés à creuser nos raisons et affiner nos propos...

Pourquoi introduire les écrits vrais (écrits sociaux, textes documentaires et littérature) dans les pratiques éducatives plutôt que leurs extraits, copies réduites, reproductions de modèles, compilation ? La différence comptera-t-elle tant dans la construction du système de représentation et d'usage de l'écrit ?

Comment introduire cette production éditoriale dans la vie pour qu'elle cesse d'être un supplément d'âme, un luxe dont on pourrait se passer malgré tout ? Comment la faire passer de la culture facultative à la culture nécessaire ?

Ces questions ont manqué. Sans doute les pratiques que j'instaurais auprès des enseignants en stage ne les suscitaient-elles pas, sans doute ne disaient-elles pas assez explicitement qu'il était question "d'une autre lecture des écrits existants", d'autre chose qu'une rencontre de séduction avec le livre. Sans doute ces pratiques ne portaient-elles pas le débat là où il devait l'être.

SUR MON CHEMIN, DES CAILLOUX...

1) L'action ou comment les écrits sont inscrits dans ce que je vis.

Je pense au circuit-court quand il convoque des textes de la bibliothèque et les appose aux textes issus du groupe, offre une pluralité de vécus et de dits, présente une complexité d'expression qui demande à être comprise, articulée momentanément lors du débat : le réseau entre les écrits s'agence à partir du rapport entre la vie et les écrits. Mais comment faire pour que cette fonction essentielle s'incarne quotidiennement et que le réseau ainsi constitué soit mis en évidence et perceptible aux lecteurs ?

Je pense aux présentations de livres en réseau quand elles rencontrent (heureux hasard du calendrier !) des préoccupations individuelles ou collectives et qu'elles évoquent le lien entre situations, textes, auteurs et lecteurs. Là se perçoit la multiplicité des points de vue et la richesse que représente le texte : aborder la réalité d'une manière autre, neuve pour mieux y revenir ou la comprendre. Mais pourquoi n'arrive-t-on pas à faire exister plus souvent cette adéquation entre préoccupation et réponses de l'écrit ? Pourquoi a-t-on si souvent le sentiment de manquer cet objectif et de conduire les stagiaires à une animation qui tourne en discipline... certes agréable ?

2) La théorisation ou à quoi sert d'ajouter des écrits à ma vie.

Je pense à nouveau au circuit-court et à sa rubrique "livre" dans laquelle des lecteurs parlent de leurs impressions de lecteurs. Pour peu qu'on l'exploite du côté de ce qu'on s'autorise à dire de ses lectures, de la manière dont un livre a agi sur son lecteur... Néanmoins, cette rubrique manque souvent son intégration à la logique du circuit-court : souvent peu alimentée, elle reçoit généralement des textes d'une convention rarement atteinte ; on y voit nos stagiaires rejoindre les normes des rubriques littéraires pour vanter le dernier livre lu ! Par elle, le circuit-court rejoint les fonctions d'un journal. Isolée et juxtaposée parce qu'elle n'entretient pas de rapport direct avec ce qui se dit ailleurs dans le circuit-court et ce qui se vit dans le groupe, elle nécessiterait qu'on la repense afin qu'elle n'illustre pas qu'il y a d'un côté la vie et de l'autre les lectures.

3) La systématisation ou ce que je sais du fonctionnement de ce qui m'est proposé dans les lieux de l'écrit.

Je pense aux ateliers techniques (atelier BCD, revue de presse, observatoire des écrits,...) qu'on réussit à construire en séquences, dont on maîtrise la progression, dont on affine la démarche. Au terme d'un stage, le public connaît le fonctionnement d'une BCD et d'une bibliothèque municipale, sait que leurs ressources reposent sur des logiques de production, de diffusion et d'utilisation qui se donnent à voir dans des séances actives d'exploration, connaît pour les avoir rencontrés ou utilisés certains thèmes, auteurs ou éditeurs...

Il y a cette efficacité ; il y a aussi ce sentiment de coupure entre ateliers et projet, cette absence de passerelle qui nous fait tomber dans l'exercice en a-pesanteur, qui servira plus tard... sans doute.

De quoi est-il question ? De la manière qu'on a d'intégrer la production d'écrits aux questions posées par la vie quotidienne, d'en faire un outil, un atout pour comprendre et voir cette vie-là. De la manière d'introduire les stagiaires dans cette articulation entre écrit et réalité.

De quoi est-il question encore ? De la manière qu'on a de faire entrer dans le système littéraire où tout est maillé, lié, inscrit dans un réseau. De la manière qu'on a de faire jouer l'écho d'un écrit à l'autre, d'une activité à l'autre, d'une situation à l'autre.

SUR LE CHEMIN, DES ARTISANS...**1) la vie et l'écrit : Un groupe et une action partagée**

"À Nanterre, c'est avec le projet à commande sociale que s'incarne manifestement l'intégration des écrits à la vie "Comment ?" Ca dépend du projet selon qu'il prend la littérature comme support ou entretient avec l'écrit un lien indirect" mais il est assurément la raison forte d'utiliser la BCD, de mener des recherches documentaires, de produire des écrits fonctionnels ou des animations en s'alimentant aux écrits déjà existants.

Ce que cette action partagée révèle des individus et du collectif Le journal circuit-court devrait "idéalement être le lieu où un sujet, un conflit, une question fait réseau avec ce qui existe en BCD mais nous nous heurtons aux limites de notre propre culture, à l'absence de base de données de citations, au manque de temps et de moyens". Restriction fondamentalement liée à une conception du circuit-court sans doute : "les textes qui font réseau deviennent nécessaires dans le temps 2 du journal, quand on a obtenu l'assurance que le groupe existe et qu'il déploie une vraie vie relationnelle." Faudrait-il attendre que le groupe ait conquis son identité, que les individus aient affirmé leur position en son sein pour bénéficier de l'apport de généralisation des expériences personnelles que permet l'écrit (comme système littéraire et documentaire) et qui fait écho à ces expériences vécues ? Faudrait-il avoir conquis son statut d'acteur pour accéder à celui de lecteur ? Si l'on admet que l'écrit enrichit ce qui se vit, si l'on admet que l'écrit ancré à la vie permet de questionner la réalité, de l'appréhender autrement et d'y

retourner armé de vues nouvelles, alors une seule résistance à l'usage de la littérature peut être avancé : celui de la non-vie, de l'inaction ; pas celui des statuts...

2) la lecture référentielle : la classe lecture en soi relève de ce concept parce que "c'est une pédagogie qui veut, qui requiert la culture".

L'écrit inscrit dans une communication :

"Quel que soit le projet, l'écrit est là. C'est un écrit constituant (la commande) qui met le groupe au travail ; c'est l'écrit informatif, organisationnel, documentaire, littéraire... qui est l'outil (parmi d'autres) ; cela peut-être l'écrit qui sert de support à la réalisation finale. Manifestement ou non, l'écrit aura été inscrit dans la chaîne de production d'un objet nécessaire et attendu, livré par le groupe au commanditaire."

Un livre, un lecteur, des liens

Les animations, présentations, sélections suivies d'emprunts portent toujours sur des lots raisonnés de livres (par thèmes, auteurs, catégorie,...) autour desquels on tente de créer un échange plus qu'un simple flux (prêt/retour) de marchandise ! À Nanterre avec les présentations en réseau, "c'est l'animateur qui crée la légitimité de l'activité et la raison d'un regroupement de personnes autour de ses lectures. Pendant l'animation, le réseau se crée aussi avec les enfants ; après, l'envie de citer les prend, argumenter avec les autres..."

Il est question d'une appropriation du livre et cela passe par l'engagement de l'enfant lecteur

3) Les savoirs du lecteur : ici et là, on cherche à faire de la BCD un outil aussi nécessaire que le fût le tableau. Qu'il s'agisse d'ateliers ou de pratiques intégrées au fil du projet, on cherche à faire vivre un lieu de ressources ouvert et partagé. On fait en sorte qu'il soit un outil pour traiter l'information au moment où l'on en a besoin ; ce faisant on apprend les données universelles et réutilisables de l'organisation, de la classification, de gestion et d'animation... De centre lecture en centre lecture, on déploie une énergie farouche à "faire" ses propres fiches d'initiation à la BCD... alors que tant d'éditeurs ont déjà commis, alors que tant de circulaires de BO et d'orientations officielles font le point sur les BCD !

JEU DE PISTES...

Consommation ou recherche ?

Et s'il fallait ne pas se contenter de ce bel accord sur l'initiation à la BCD... Et si toute l'attention devait porter sur les intentions. Quelles raisons a-t-on d'instaurer un lieu commun de ressources à partager, quelles raisons a-t-on d'utiliser les documents scientifiques et techniques, la littérature comme supports et outils de travail ? Pour quelles conséquences ? Simultanément, la spécificité d'une BCD se consoliderait à travers ses activités : non, une BCD n'est pas une bibliothèque municipale en réduction ; c'est un laboratoire et l'on y cherche pour comprendre le livre, les circuits d'édition, les logiques d'auteurs, les pratiques de lecteurs... un lieu où s'apprend la lecture savante.

Cerise ou gâteau...

ou comment faire pour que l'écrit devienne une nécessité, autre chose qu'un supplément d'âme ? À Nanterre, l'entrée sociale conduit à un dispositif organisé autour de l'idée de transformation de ses lieux de vie par un individu, acteur ; l'écrit intervient comme outil pour agir, conquérir un statut, comprendre les transformations qui s'opèrent. On entre en stage pour agir sur les raisons de recourir aux écrits et pour en analyser les effets, les comprendre et se préparer à prolonger et perfectionner ce

rapport aux écrits.

On comprend alors le peu de questionnement des enseignants stagiaires sur la place de la littérature : la préoccupation des formateurs d'intégrer la production littéraire à la "vie active" se traduit insuffisamment dans les faits pour que l'enseignant s'interroge sur ce rapport nouveau : d'un côté les pratiques sociales de production avec l'écrit, de l'autre les animations littérature. Cerise et gâteau vivent des vies séparées... ou le donnent à penser.

Médiatiser le livre ?

On voit se développer des pratiques de médiation qui méritent l'attention. Elles consistent à placer le livre au sein d'un réseau d'individus qui devient réseau d'échanges. Soit le livre est l'occasion de constituer un réseau (comité de lecture), soit le groupe existe déjà et convoque des expériences de lecture à partager (présentation de livres, lecture forum). On peut y voir une manière de battre en brèche des représentations de "la lecture légitime" (acte solitaire, isolant, a-social) : faire du livre un produit dont on parle, qu'on s'approprie, qu'on détourne, qu'on transgresse... c'est créer une action périphérique socialisée dont on attend peut-être qu'elle modifie la perception de la lecture...

On peut y voir aussi, et c'est complémentaire, la prise en compte d'un réseau privé d'approvisionnement en lectures (conseils directs et chauds d'amis, de parents...) mis au jour et analysé par J. Bahloul notamment. On sait que ce circuit existe parallèlement à un réseau public d'information et de conseil professionnel (presse, émissions spécialisées, libraires et bibliothécaires...) et l'on décide de l'occuper, de l'investir, de renforcer sa spécificité. Ce circuit privé d'information et de conseil repose sur l'expression par le lecteur de ses rapports intimes aux lectures.

Pratiquement, on perçoit bien qu'il s'agit d'engagement du lecteur qui parle, qui alimente son discours avec sa lecture. On se situe du côté de l'ajout au livre, non par addition d'information (résumer, raconter) mais du côté de la transformation (s'ajouter au livre, lui ajouter quelque chose en conduisant le lecteur à dire "comment ça a agi sur lui"). C'est ainsi que les présentations de livres en réseau pourraient ponctuellement capter une question qui travaille le groupe et que le groupe travaille avec le journal circuit-court ; la demande faite aux lecteurs réunis en table ronde serait d'introduire ce(s) livre(s) dans les réflexions du groupe en révélant ce que le texte, l'histoire, l'auteur,... peut apporter comme nouvelle manière de voir, d'ouvrir des champs de réflexions nouveaux.

C'est ainsi que les rubriques littéraires si souvent navrantes de nos circuits-courts pourraient se refondre en témoignages d'itinéraires de lecteurs : imaginons un groupe de cycle 3 qui s'interroge sur "la manière dont les petits apprennent à lire", on convoquerait la mémoire de lecteur des stagiaires "*et moi, quand j'avais cet âge, quelles étaient mes lectures, quels souvenirs en ai-je gardé, comment puis-je les expliquer et quel regard puis-je porter aujourd'hui sur eux ?*". La rubrique s'intégrerait au circuit-court, les articles parleraient de livres sans être de pâles copies des revues critiques professionnelles.

Au bout du chemin, comme souvent au terme de sorties investigatrices, on croit avoir trouvé. On a tout au moins dégagé et confirmé des pistes de travail nouvelles. Mais bientôt, le vertige nous prend car chacun sait que "*trouver n'est rien. Le difficile, c'est de s'ajouter ce qu'on trouve.*" (P. Valéry).

Nathalie BOIS